

Discours prononcé par Monsieur Joachim Gauck, Président de la République fédérale d'Allemagne, à l'occasion du cinquantenaire de la signature du Traité de l'Élysée le 22 janvier 2013 à Berlin

En ces temps difficiles, c'est un bel événement qui nous réunit ici aujourd'hui!

Pour mon ouverture, je voudrais citer les paroles d'une Parisienne d'origine allemande. L'actrice Hanna Schygulla avait 19 ans quand elle se rendit pour la première fois en France. C'était l'année 1963, et le président français Charles de Gaulle et le chancelier allemand Konrad Adenauer venaient de signer le Traité de l'Élysée.

Comme l'a écrit Hanna Schygulla, les gens des deux côtés du Rhin furent saisis d'un frisson. Les Allemands poussèrent des cris d'allégresse quand de Gaulle, chef de la résistance contre l'Allemagne nazie, redonna, dans un discours prononcé en allemand, l'image de la «grande nation» à leur pays, une image qui avait disparu dans les décombres et les cendres, l'opprobre et la honte.

En France, par contre, plus d'un eut une réaction de rejet. Le martèlement des bottes de la Wehrmacht sur les Champs-Élysées résonnait encore dans leur oreille.

Et elle écrit encore que la jeune fille de 19 ans qu'elle était, allergique aux grands discours, n'avait pas vraiment compris à l'époque que l'immense de Gaulle avec sa drôle de voix pleine de pathos venait d'accomplir là quelque chose de réellement grandiose.

Pour ceux qui sont nés plus tard, il ne peut être que très difficile de comprendre le long cheminement intérieur que cela représente pour quelqu'un de tendre la main à son agresseur, et ce, d'une façon qui ne soit pas humiliante pour lui après sa défaite.

D'un geste souverain, de Gaulle a aidé l'ancien ennemi à se relever et à prendre plus de responsabilités pour l'avenir.

Il avait déjà conquis le cœur des Allemands quand il traversa le pays en septembre 1962 dans une marche quasi triomphale.

Il alla à Duisburg pour rencontrer les ouvriers de Thyssen dont l'usine avait fabriqué des armes qui avaient été dirigées également contre la France pendant la Première et la Seconde Guerres mondiales. Il rendit visite au Collège de défense des Forces armées fédérales à Hambourg alors qu'il avait combattu la Wehrmacht pendant la Seconde Guerre mondiale. Il alla à Ludwigsburg et s'adressa, je cite, aux «enfants d'un grand peuple». Et certainement, je le dis en tant qu'Allemand de l'Est, les Allemands de la RDA auraient aussi aimé lui tendre la main pour exprimer leur gratitude et leur joie face à cette réconciliation avec la France.

Le Traité de l'Élysée a été un grand moment pour l'Allemagne et un grand moment pour les relations franco-allemandes. Il a permis au partenariat franco-allemand de devenir une réalité, partenariat qu'avait déjà exigé Winston Churchill dans son célèbre discours de 1946 à Zurich comme condition d'une nouvelle famille européenne et que préfigura en 1950 la création de la première autorité supranationale conformément au plan Schuman.

À peine deux décennies après la fin de la guerre, de Gaulle et Adenauer se sont engagés pleinement en faveur du développement des relations entre les deux pays, en dépit du poids du passé qui pesait encore sur leurs épaules et de leurs visions de l'Europe future largement divergentes. Konrad Adenauer avait en tête une fédération ou une confédération politique, Charles de Gaulle, l'Europe des patries.

Comme nous pouvons le voir, la différence n'a pas empêché de trouver un compromis réussi.

La différence exige parfois des compromis qui ne permettent pas de résoudre tous les problèmes et qui nous font aussi souffrir. C'est pourquoi l'Union européenne, avec la France et l'Allemagne qui jouent un rôle important, a pour tâche permanente de débattre amicalement et ouvertement des différences, d'élaborer des solutions pour les problèmes en suspens et de ne pas reculer devant les compromis. Les différences demeureront. Cela peut être pénible d'avoir à les endurer. Cela est souvent fructueux de s'y confronter.

En même temps, nous avons tous suffisamment d'expérience pour pouvoir supposer avec sérénité que, quand nous nous rencontrerons dans dix ans, nous verrons peut-être que l'Europe dans son ensemble a été renforcée, et ce, grâce à de nouveaux accords, de nouvelles initiatives communes et peut-être aussi grâce à maints compromis judicieux.

Chaque fois que nous faisons nôtre cette conception, les compromis ne se négocient pas entre différents intérêts nationaux, mais entre différentes propositions de règlement qui trouvent des partisans dans différentes nations. Dans cet esprit, nous voulons continuer d'œuvrer pour que notre relation bilatérale donne des impulsions à l'Europe. Nous faisons face à de nouveaux, à de grands défis en Europe et dans le monde, ce qui exige bien davantage que la solidarité bilatérale. Mais sans la solidarité bilatérale entre la France et l'Allemagne, il ne sera guère possible de gérer les défis multilatéraux et européens.

Aujourd'hui sont réunis dans cette salle des petits-enfants et arrière petits-enfants des fondateurs de l'amitié franco-allemande qui ne peuvent plus s'imaginer se faire la guerre. C'est ce qui rend ce jour merveilleux. Très tôt et dans toutes les décennies suivantes, il y a toujours eu des femmes et des hommes qui ont aplani le chemin qui les séparait, au-delà des vieilles frontières et des anciennes séparations. Ce sont toujours, d'ailleurs, des individus qui ouvrent les premiers la voie que les autres, voire des nations entières, empruntent plus tard. Des enfants, dont les parents furent envoyés se tuer à la guerre, s'éprippent les uns des autres, pour reprendre une fois encore les paroles d'Hanna Schygulla. Des femmes et des hommes, je m'en souviens, comme Barbara, la chanteuse française juive dont les parents avaient survécu dans une cachette, qui chantait après une visite en Allemagne:

*Ô faites que jamais ne revienne,
Le temps du sang et de la haine,
Car il y a des gens que j'aime,
À Göttingen, à Göttingen.*

J'aurais aimé que la génération de mon père voie se transformer ainsi nos relations et que «Versailles» signifie pour elle la même chose que pour nous : que ce mot ne symbolise pas pour les uns la victoire et pour les autres, traumatismes et humiliations, mais que ce soit aussi le nom d'un lieu où étaient réunis il y a dix ans, en 2003, à l'occasion du 40^e anniversaire du Traité de l'Élysée, des parlementaires français et allemands en séance commune. Les ennemis héréditaires, tous en Europe pouvaient le voir, les ennemis héréditaires étaient devenus des partenaires, voire des amis, une expérience reconfortante et réjouissante qui, plus tard, a incité les Polonais et les Allemands à suivre l'exemple franco-allemand.

La politique ne peut et ne doit pas effacer l'histoire. En revanche, et c'est quelque chose qui est vraiment digne d'être célébré en ce jour, elle peut assouplir les contradictions, elle peut déceler et renforcer les liens, et elle peut forger des points communs.

Malgré les permanentes contrariétés concernant la politique et les responsables politiques, malgré le sentiment de lassitude qu'engendrent les tracasseries de la bureaucratie, nous pouvons célébrer ceci en ce jour: la politique peut ouvrir la voie aux rencontres, à la guérison, voire à la réconciliation.

À ceux qui trouvent cette phrase trop pathétique, je rappellerai les enquêtes menées tout récemment dans nos deux pays: que pensent les habitants d'un pays de l'autre pays et de l'autre peuple? C'est un fait: nous nous aimons bien, au-delà de nos différences et de nos divergences. Nous – ceci est vrai pour les Allemands de l'Ouest depuis plus longtemps que pour les Allemands de l'Est –, avons saisi avec nos yeux, nos oreilles, notre nez et notre bouche, la réalité française et nous avons vécu, au cours des rencontres de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse, le «plus bel enfant du Traité de l'Élysée», et grâce aux très nombreux jumelages entre nos villes, des rencontres qui nous ont transformés. Pour ceux qui ont été jusqu'à apprendre la langue du partenaire, les portes se sont ouvertes encore plus grand. D'aucuns ressentent déjà ce que d'autres comprennent tout au plus. Pour les jeunes de nos deux pays, dont certains sont ici ce soir, cela reste aujourd'hui encore un merveilleux cadeau. Ne vous contentez pas,

Mesdames et Messieurs, d'accepter ce cadeau, mais préservez-le, entretenez-le et façonnez-le au mieux à votre goût, tel est l'appel que je vous lance, non, c'est en fait davantage, voilà ce que je souhaite au plus profond de moi.

Quelle merveilleuse occasion que celle qui nous réunit aujourd'hui! D'un autre côté, quelle troublante et inquiétante coïncidence que cette rencontre ait lieu au moment où tous les humains épris de paix sont confrontés à la terreur et à la violence. J'aimerais que le nom du Mali soit absent de la cérémonie de ce soir; et pourtant, cela reviendrait à mes yeux à nier la réalité.

La France a pris l'initiative de combattre le terrorisme islamiste qui, comme l'ont montré les attentats de Londres et de Madrid, est également devenu une menace pour nous en Europe. Empêcher les terroristes de conquérir des zones de repli est dans l'intérêt de l'Allemagne et de la France, de l'Europe et de l'Afrique. Dès lors, le débat, certes justifié, sur la nature et l'ampleur de notre engagement ne doit pas nous faire perdre de vue ce qui doit être défendu: une Europe pacifique et sûre, un havre de liberté où règne l'état de droit.

Il est dans l'intérêt national d'assurer notre sécurité, notre prospérité et notre paix au-delà des frontières nationales. Pour ce faire, nos esprits doivent être solidaires, mais à cette solidarité doit s'ajouter notre action commune.

Revenons-en maintenant à ce soir. À la musique qui souvent a été pour nous, Européens, source d'inspiration et d'espoir lorsqu'il n'y avait pratiquement pas de lumière au bout du tunnel de la politique. En ce jour, Mesdames et Messieurs, puisse cette musique vous aller droit au coeur, à vous tout spécialement qui servez dans votre coeur et votre esprit la cause de l'amitié franco-allemande et y consacrez vos forces et vos visions, votre patience et votre travail! Puisse-t-elle ce soir exprimer pour vous, citoyennes et citoyens actifs, et pour vous, responsables politiques actifs, à la fois la gratitude, la joie et l'espoir!

Pour finir, Monsieur le Président, Monsieur le Premier ministre, chers membres de l'Assemblée nationale et du Sénat, il est une certitude que vous pouvez emporter avec vous à Paris: oui, les Allemands veulent l'Europe! Et une chose est sûre: nous la voulons toujours et uniquement sur le fondement de l'amitié profonde et solide entre la France et l'Allemagne.

Quelle: <http://www.bundespraesident.de>